Deuxième Année — N° 21 Le Numéro : 0 fr. 25 Mercredi 20 Mars 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Mercredis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an

Directrice : Colette REYNAUD
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (I^er^)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an

La Bacchante Rouge

La Bacchante Rouge

(Illustration de Lucien Jacques.)

SOMMAIRE

La Journée des Femmes	Louise BODIN
Equivalences	Georges YVETOT
Petites notes	ERMENONVILLE
Croquis de Paris	Jeanne DEUIL-PEROT
Les Lettres	WALDEMAR GEORGE.
Pour l'après-guerre	Fernand MORELLE
Notes d'une villageoise	Germaine DEGROUD
Lettre ouverte à Romain Rolland	WALDEMAR GEORGE
Avertissement	NOEL-E. GARNIER

LA JOURNÉE DES FEMMES

Elle a eu lieu cette semaine. Malheureusement, il ne s'agit pas encore de la journée de toutes les femmes. Seulement de quelques-unes d'entre elles — celles de l'Internationale socialiste — qui se sont unies et réunies « pour exprimer toutes leurs peines, toutes leurs espérances et toutes leurs volontés ».

De tous côtés, le mouvement féministe s'accentue et s'amplifie. Poussés par l'opinion mondiale, car la question agite le monde entier et reçoit une solution satisfaisante dans des pays alliés à l'opinion desquels nous attachons en ce moment le plus grand prix, les Français se préoccupent enfin de donner aux Françaises un embryon de droits politiques.

Tandis que la Présidente de l'Union pour le Suffrage des Femmes peut se féliciter que les Débats *aient bien voulu publier un de ses articles en faveur du suffrage, la foule féminine manifeste son intention légitime de participer désormais à la vie publique et réclame les moyens d'y participer.*

Les femmes ne sont pas responsables du grand conflit qui met aux prises toutes les nations de l'univers. Elles ne sont pas responsables de la catastrophe qui, en leur donnant la supériorité du nombre, a posé pour elles, avec une acuité pressante, des problèmes économiques et sociaux d'une importance capitale. Avec la souffrance, les préoccupations de la vie quotidienne, les charges de famille qu'elles doivent assumer seules, la réflexion est venue. Elles ont pris conscience de ce qu'elles valent, de ce qu'elles peuvent dans toutes les branches de l'activité humaine, elles ont senti la nécessité de la lutte pour conquérir des droits parallèles au travail accompli, aux services rendus.

Tout cela est encore un peu confus, un peu indécis...

Certes, les hommes qui, socialement, ne sont guère plus avancés que les femmes, ne manquent pas pour cela de se comporter en maîtres et de les exploiter, sans se priver d'ailleurs de s'exploiter entre eux.

Mais c'est une raison de plus pour tenter de profiter de l'expérience et des expériences masculines en bien ou en mal, pour tâcher de s'inspirer de ce qui est bien, de remédier à ce qui est mal ou de l'améliorer.

C'est ainsi que l'instruction politique et économique de la femme, vers laquelle les femmes s'empressent avec la meilleure des bonnes volontés, sera un grand progrès réalisé puisque la grande majorité des hommes n'a jamais reçu aucune instruction de ce genre.

Mais, en même temps que cette instruction politique et économique, les femmes devront faire d'autres apprentissages.

Elles ont besoin d'apprendre la solidarité. Elles ont besoin d'apprendre que nous ne sommes pas ici-bas limités à nous-mêmes, au champ étroit de notre foyer, de notre métier, de nos occupations personnelles, mais que notre vie déborde dans l'espace, qu'elle est une molécule agissante et réagissante dans le grand océan mouvant de toutes les molécules humaines.

Que celles qui sont heureuses à leur foyer comprennent qu'il y a des femmes qui doivent travailler pour vivre ; que celles qui, travaillant, ont la chance de le faire dans les meilleures conditions de bien-être et de succès comprennent que d'autres sont des exploitées, des sacrifiées, des faibles qu'il faut défendre et protéger et que si, par exemple, le bulletin de vote leur paraît inutile pour elles, elles comprennent qu'elles doivent l'utiliser pour l'amélioration du sort de leurs sœurs infortunées. Que les privilégiées enfin ne vivent pas dans l'ignorance réelle ou affectée de la foule féminine qui peine durement, injustement.

Les femmes ont besoin d'apprendre le courage des opinions qui sont secrètement en elles et qu'elles n'osent pas exprimer par timidité, par routine, par résignation à la servitude, par égoïsme ou par ignorance. Il y a des femmes, et pas seulement parmi les ouvrières, qui vivent misérablement avec des salaires de famine. Elles se plaignent, mais elles ne font rien ni pour elles, ni pour les autres. Cette médiocrité de vie les afflige sans doute mais peut-être seulement dans ses inconvénients matériels. Elles n'ont pas le sursaut d'énergie qui les grouperait et serait la manifestation de leur conscience indignée, de leurs aspirations intellectuelles ou morales lésées, étouffées.

Les femmes ont besoin d'apprendre le goût de la vérité et de la liberté. Il y faut un grand effort persévérant d'intelligence, de sensibilité, de mémoire. « Nous sommes des machines à oublier », dit Barbusse. On oublie les mensonges, les injustices, les iniquités dont on a souffert et dont les autres souffrent et, de jour en jour, on accepte le mensonge, l'injustice, l'iniquité du jour, jusqu'à l'heure de la mort.

La Vérité et la Liberté sont deux déesses splendides dont l'éclat éblouit et effraie. En ce moment même nous assistons à ce spectacle lamentable d'hommes qui lèchent la main du maître qui les cravache et les bafoue ; qui ne sont que des chiens couchants devant l'autorité la plus arbitraire, la plus caduque, la plus incohérente.

Nous envions pour les femmes plus d'indépendance, plus d'audace de la pensée, plus de courage civil.

Pendant des siècles, les homwmes ont abandonné aux prêtres le soin de l'âme et de l'esprit des femmes. Si les hommes qui maintenant s'aperçoivent et disent qu'il est indispensable d'instruire les femmes veulent bien s'y employer avec autant de soin et d'habileté que les prêtres, peut-être pouvons-nous espérer un réveil, une émancipation de l'âme et de l'esprit des femmes qui par milliers sont encore endormies. Beaucoup d'entre eux le comprennent parmi les justes et les sincères et ils sont les meilleurs appuis de la cause féminine.

Mais on me dit que la femme ne s'intéresse véritablement qu'à l'amour, et qu'elle est frivole et pervertie, et menteuse et « bourreuse de crâne ». Certes, la femme n'est pas parfaite, étant une créature humaine.

C'est déjà beaucoup qu'elle s'intéresse à l'amour, car c'est de l'amour que peut naître tout ce qu'il y a de grand, et de

beau et de consolant ici-bas. Et je pense à cette tirade enflammée de Perdican dans « On ne badine pas avec l'amour » : « Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables et sensuels, toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées, mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. »

Et cette union n'est pas seulement sainte et sublime lorsqu'il s'agit du couple, mais aussi lorsqu'il s'agit de l'entr'aide sur la route semée d'obstacles, encombrée d'écueils qui conduit le couple humain vers un peu plus de lumière, un peu plus d'air pur, un peu plus de justice, un peu plus de liberté.

Et il nous plaît que dans cette journée des femmes — qui est peut-être l'annonciatrice du siècle de la femme — les hommes aient été aux côtés des femmes en guides expérimentés, en compagnons fraternels.

Louise BODIN.

Equivalences

« Ah ! que la guerre est longue !... Et que redoutables en apparaissent les conséquences !... Si, par malheur, les êtres qui survivront au fléau, ne sont pas des êtres nouveaux, autant prévoir la fin du monde, la faillite de la Civilisation, la déviation funeste de l'humanité ! »

Voilà ce que pensent les pessimistes. Et voilà, en peu de mots, à peu près ce qu'ils écrivent. Ne les écoutons pas...

D'abord, tout cela est-il vrai ?

Eh ! bien, non. Je ne crois pas, je ne veux pas croire à la faillite de la Civilisation, ni à la déviation de l'Humanité !...

Quant à la fin du monde... laissons-là venir et... vivons.

Au contraire, je veux croire quand même et malgré tout à une rénovation du monde, par l'émancipation prochaine des peuples, par leur entente internationale et fraternelle, par leur accord social en dépit de tous les intérêts criminels des puissances infernales actuelles, établies sur l'Autorité, l'Exploitation et l'Ignorance !

Je veux bien admettre qu'il faudra pour l'avènement de ces temps nouveaux une humanité nouvelle. Pourquoi ne surgirait-elle pas ?

La guerre, l'horrible guerre, l'aura peut-être engendrée, cette humanité nouvelle !... Elle va grandir maintenant et se développer.

Cela, je le crois, je l'espère. Puissiez-vous le croire, puissiez-vous l'espérer comme moi,lecteurs de la *Voix des Femmes* et surtout, vous, lectrices aimables, que je ne veux pas imaginer au nombre des femmes fatalistes vouées à la résignation religieuse ou à la soumission.

Pour croire au bonheur, il faut croire en soi-même et ne point l'attendre d'une Providence quelconque pour l'établir parmi nous. Cette humanité nouvelle ne pourra être que la conséquence de l'égalité des êtres humains sans différence de sexe.

Je crois à l'émancipation des peuples parallèlement à l'émancipation des prolétaires. Et je ne fais pas de différence entre le Prolétariat féminin et le Prolétariat masculin. Bien mieux, je considère qu'ils doivent se confondre. N'ont-ils pas les mêmes buts ? Ne souffrent-ils pas des mêmes maux ? Ne sont-ils pas assujettis aux mêmes misères ? Enfin, la situation sociale de l'homme et de la femme, tous deux également exploités, asservis, commandés, n'est-elle pas semblable ?

Non, peut-être... car la situation de la femme est pire que celle de l'homme.

Beaucoup d'entre les femmes sont encore, par atavisme ou par préjugé, des résignées, des passives, de véritables souffre-douleurs. Comme une fatalité, elles subissent le sort qui leur est fait. Une inconsciente apathie les fait se complaire à tout accepter de la vie, sans murmurer, quitte à changer parfois leur sort en enchaînant leur vie à celle d'un compagnon, parfois mal choisi. Cela les rend, par surcroî, « esclave de l'esclave ».

* * *

Ah ! je comprends alors, qu'il n'y ait guère à croire et à espérer, si l'on arrête sa pensée, son imagination, cet espoir sur une telle vision.

Mais, ce n'est pas là qu'il faut voir.

O vous, lectrices qui me comprenez, ce n'est pas sur cette foule moutonnière de pauvres femmes que vous jetez les yeux. Ce ne sont pas les troupeaux bêlants que vous suivez.

Vous savez aller sur le chemin des revendications en vous sentant les coudes. Déjà pour vous, travailleuses, la solidarité n'est pas un vain mot...

On a vu, il y a un an, les charmantes midinettes imposer leurs conditions modestes aux puissances d'exploitation de la femme.

Donner avec parcimonie un salaire de famine pour un travail qui les enrichit paraît être ouvre de bien à certains *philanthropophages* et autres « économistes distingués » de la bourgeoisie.

Heureusement, ces « bons cœurs » n'ont pas très réussi à duper les petites Mimi-Pinson...

Il ne faut pas qu'on le chiffonne
Le bonnet de Mimi-Pinson !

...Elles ont la tête près du bonnet. Et depuis, ce n'est pas sans mal qu'elles ont pu faire respecter leur *semaine anglaise*, vaillamment conquise.

Le syndicalisme a su faire de ces petites ouvrières, si gentilles, si gaies, de sérieuses revendicatrices du bien-être et de la liberté.

Ce sont celles-là qu'il faut imiter, jeunes filles insouciantes...

Vous ne pensez pas assez au lendemain et vous voudriez bien pourtant, au moins une fois par semaine, aller au bal danser, quand on aura le cœur à danser et à rire, sans l'arrière-pensée qu'autour de soi l'on pleure et l'on souffre de la guerre. Eh ! bien, de meilleurs jours viendront, mais n'oubliez pas pourtant qu'à vouloir ne penser qu'à la danse, vous risqueriez de danser bien des fois devant le buffet vide... Songez-y, jeunes filles, c'est la vie chère !

Allez, allez nombreuses rejoindre les plus conscientes d'entre vous, déjà groupées dans les syndicats de leur corporation.

Voyez, les fonctionnaires de l'Etat, voyez les travailleuses des usines ; voyez les employées des administrations ; voyez les contrôleuses, les manœuvres, les conductrices ou wattmen, voyez enfin toutes ces femmes que la lutte pour la vie a jetées dans les emplois les plus rudes, comme un défi à leur grâce, comme un défi à leur rôle aimable dans la société...

Ne les plaignez pas, imitez-les ou encouragez-les !

Elles sont en train de prouver — par le fait — *l'équivalence des sexes*... Toutes ces femmes se groupent pour revendiquer.

Elles trouveront aussi pour les guider des hommes sincères, des militants convaincus et désintéressés dans les syndicats. Ils sauront leur faire comprendre que si on les astreint à un travail

auquel jusqu'alors l'homme seul était destiné, on leur doit le même salaire qu'on eût donné à celui-ci. — A travail égal, salaire égal !

Equivalence des salaires.

Ah ! nous voilà maintenant sur le véritable terrain de l'*équivalence*.

Qu'allez-vous nous objecter, doctrinaires patentés pour classer la femme en inférieure de l'homme ?... Vous la voyez à l'œuvre ?...

Vous la voyez accomplir des tâches bien longues du matin au soir et du soir au matin... Osez maintenant leur conseiller de multiples maternités... Osez lui dire qu'elle fst le sexe faible et que, en conséquence, elle doit faire la besogne de l'homme fort et toucher un salaire moindre. Osez lui prêcher la soumission, la résignation, la piété et autres sornettes abrutissantes...

Ah ! vous pensiez, bourgeois obtus, économistes aveugles qu'il n'y avait qu'à envoyer l'homme à la guerre et la femme au travail ?...

Ce n'était là, pauvres grands hommes, qu'un côté de la question... le plus facile.

Maintenant, il s'agit de rompre l'*équivalence* au profit de l'homme et de la femme, au profit de la société elle-même.

Comment allez-vous donc vous y prendre ?

J'ai grand' peur que vous ne sachiez comment vous sortir honnêtement, c'est-à-dire d'une façon sociale qui soit logique et juste... ô braves sociologues professionnels !

Faites vite et bien... Sans cela le Peuple, le vrai Peuple, celui qui produit, tenterait facilement d'établir l'équilibre social tragiquement rompu par la guerre.

Maintenant que l'*équivalence* des sexes est chose établie, par les circonstances elles-mêmes, c'est sur l'équivalence du bien-être qu'il faut compter pour remettre les choses en place et les êtres à leur destination.

L'équivalence des Devoirs a fait naître l'équivalence des Droits. L'équivalence des capacités a engendré l'équivalence des salaires. L'équivalence des besoins fera naître l'équivalence des revendications... Et cela, jusqu'au bout !

Georges YVETOT.

PETITES NOTES

— Pour produire chaque jour ses apophtegmes en manchette, le *Journal* donne le spectacle « le plus pénible du monde », comme on disait au grand siècle. Nos neveux trouveront dans cette collection une mesure de la mentalité de guerre qui les fixera ! Au hasard, je relève cette sentence : « Payer et se restreindre à la française, avec le sourire ». Ne vous semble-t-il pas que ce soit là le schéma même du poirisme béat et satisfait ? Cet important organe sait apprécier ses lecteurs ! Payer deux sous un tel compliment, c'est pour rien. Mais est-ce bien la peine d'avoir pris la Bastille ?

— Je ne m'explique pas trop bien pourquoi les écrivains qui font profession d'indépendance se montrent enclins à tant d'indulgence pour Anatole France. Ce ne peut être que par vitesse acquise. Un ami commun qui vient de Nice, et qui l'a vu par là, me dit avec componction : « C'est un sage ! D'ailleurs entièrement dans nos idées... etc. » Eh ! bien, ça ne se voit guère ! J'aimerais mieux qu'il fut moins dans nos idées, et qu'il les servît un peu plus ! On me répond qu'il est trop âgé pour se jeter dans la lutte des principes en péril. Il est fâcheux que ceux qui mènent le combat du Mal ne se sentent jamais trop âgés. Voyez les Masson, les Richepin, les Meyer, j'en passe et des pires ! Les malfaisants jouiraient-ils de la funeste faculté du scorpion qui devient plus venimeux à mesure qu'il vieillit ?

— Enfin voici un homme politique considérable, qui, bien qu'âgé sans doute, entreprend de faire choir les écailles des yeux de ses contemporains : lord Landsdowne. Cela ne fait pas l'affaire d'un sénateur à nous nommé Simonnet, lequel traite la paix de « rêves et de chimères » et désire continuer jusqu'au bout en disposant des jeunes. Ce caïman doit être vieux.

Le vieillard bravement attise la bataille ;
Sous son front chauve bout une noble fureur.
Tel au coin de son âtre, et d'estoc et de taille,
Rêve qu'il conquiert la Maison du Passeur !

— Saint-Brice est un fin diplomate qui ne dépare pas la collection. Il écrit, à propos de la paix de la Roumanie :

« Sachons regarder les réalités en face et accorder au malheur le seul vrai réconfort : non pas l'espoir des lèvres, mais la volonté des cœurs. »

C'est-à-dire, si je comprends bien, remplacer des mots par des autres mots. A moins, encore, que vous préfériez cette orthographe : *maux*.

— Nouvelle complication ! Depuis longtemps on parlait en Europe du « péril jaune ». Mais, depuis près de quatre années, l'Occident prouve qu'il n'a de leçon à recevoir de personne en fait de *hara-kiri !* Le péril jaune ? Mais il le sollicite, il l'appelle de ses vœux par notre Pichon japonais, dont l'Amérique a peine à contenir l'ardeur !

Il m'appartient de rappeler que l'*Apocalypse* de Saint-Jean, en son chapitre IX, dit du *Puits de l'abyme*, versets 1 à 11, qu'il faut comprendre dans leur sens ésotérique, prédit assez nettement la submersion de la chrétienté. L'intervention maléfique n'est fixée expressément qu'à cinq mois. Il est vrai que si ces cinq mois doivent se mesurer dans la proportion de leur fameux *quart d'heure* qui dure depuis plus de trois ans, ce n'est pas cette pauvre génération qui en verra la fin ! Ajoutons que le verset XII annonce encore deux autres « malheurs » après celui-là ! Le texte sacré ne les désigne pas autrement ; mais ils sont, hélas ! faciles à prévoir et à nommer.

— A propos de prédictions, il y a encore celle du bienheureux Vianney, curé d'Ars, qui annonce que Paris doit être la proie d'un incendie criminel, sauf un quartier. Il est heureux qu'il n'ait pas désigné lequel parce que les logements y seraient hors de prix ! Ce sont sans doute toutes ces perspectives que l'on nomme « la guerre intégrale ».

— Les gouvernants sont semblables à leurs sacerdotes qui prennent dans les Ecritures ce qui peut servir les passions du moment, et laissent de côté les textes qui les contrecarrent. Ainsi voyons-nous laisser dans l'ombre les parties les plus généreuses des messages du président Wilson, par exemple son hommage à la Révolution russe et à ses chefs, que notre presse a, au contraire, l'ordre de calomnier ou de ridiculiser, et qui s'en acquitte...

— Dans le n° 1 du nouveau journal l'*Information ouvrière et sociale* (Brrr ! quel odeur de compérage !) on voit M. Albert Thomas appeler M. Léon Chavenon « mon ami ». C'est à merveille. Des *amis* causent ou peuvent causer à cœur ouvert. Dans ces conditions M. Thomas va pouvoir se débourrer. Car M. Léon Chavenon est un homme fort renseigné sur les origines et les responsabilités de la guerre. Cela, je le reconnais, ne paraît guère à ses articles ; mais, dans l'intimité de l'amitié, j'imagine qu'il dit tout ce qu'il sait, et c'est beaucoup. En vérité, M. Albert Thomas a fort à perdre et fort à acquérir à ce frottement !

Je crois savoir que M. Léon Chavenon prépare un ouvrage sur les origines de la guerre. Il sera certainement très exactement documenté. M. Léon Chavenon entend servir la moutard après de dîner.

— Nos fameux guerriers en chambre et infatigables stratèges de salle de rédaction continuent leurs opérations infaillibles. Après nous avoir prédit naguère que « selon des calculs

très sûrs l'Allemagne n'a pas pour cinq mois de vivres » ; (*Le Journal*, 17 septembre 1914) que « suivant une certitude mathématique les matières premières pour les explosifs ont disparu pour nos ennemis » (*Soleil du Midi*, 4 novembre 1915) ; ou que « les douilles de ses obus sont non plus de cuivre, mais d'aluminium » (*Intransigeant*, 12 mars 1915), ils continuent avec la même sûreté, la même infaillibilité et le même succès. Ce qui vous paraît surprenant, c'est qu'ils aient toujours des lecteurs ? Ne vous y trompez point : c'est ainsi qu'on fait les grands tirages. « Le poulet demande à être plumé vif », assure le *Manuel du parfait Cordon bleu*. Tous les goûts sont dans la nature, même ceux contre nature. Ainsi l'*insanientium turba* se repaît de faussetés et d'illusions. Un journal qui ne dirait que la vérité et ne se servirait que de la raison, n'aurait que quelques milliers de lecteurs. Probablement même serait-il interdit ! Voilà à quoi sert l'imprimerie : à propager le faux dans une proportion cent fois plus forte que le vrai. « Il me semble, dit Montaigne, que nous ne pourrons jamais estre assez mesprisez selon nos mérites. »

— Très extraordinaire le discours de M. Clemenceau à la Chambre, le 8 mars : « Je fais la guerre... » Plus de soixante Gothas venant le surlendemain semer la ruine et la mort dans Paris, devaient donner à ces paroles leur sens réel... Et quelle mntalité d'assemblée ! Les femmes sont maintenant définitivement édifiées sur ce que peuvent devenir des parlements exclusivement masculins !

Je relève seulement dans ledit discours, cette déclaration contradictoire : « La première doctrine, c'est la liberté ; la seconde, c'est qu'il faut tout sacrifier à la guerre... » Ce que je vois là-dedans, c'est que la liberté dont on parle est celle des guerriers et n'existe que pour eux. Mieux vaudrait dire une fois pour toutes : « Les opinions sont libres quand ce sont les nôtres ». Ce serait plus franc. Mais déclarer « la liberté » du haut de la tribune dans le temps même où des femmes sont en prison, en attendant le conseil deguerre, pourdélit d'opinion, c'est d'une ironie plutôt douloureuse.

— Le directeur de l'*Intransigeant* me fait un peu l'effet d'une tête de pipe, ou, si vous préférez, d'un fourneau dont l'intérieur, nécessairement creux, réceptive et consume à souhait les documents northcliffiens. Tudieu ! quelle assimilation ! Le 22 août, il déclare « le coup de tonnerre des révélations d'Athènes, plus accablantes que tout le reste ». Le 16 octobre, c'est le coup de massue de l'ancien ambassadeur des Etats-Unis en Turquie. Enfin, le 7 courant, c'est « la seconde dépêche d'Ems » (*sic*). Cette fois : « La révélation du guet-apens est formidable ». M. Bailby se convictionne et se congestionne de plus en plus ! Quand les peuples feront la paix, ce crâne fumeux n'y comprendra plus rien du tout ! Pas un seul instant il ne se sera douté qu'il n'a vu qu'un côté des choses et qu'on l'a bourré unilatéralement !

— J'ai déjà signalé d'un mot l'ahurissement qui semble présider à la mise en sacs, en boîtes ou en bières, que les architectes-fonctionnaires dénomment, je crois « la protection des œuvres d'art » contre les aéronefs nocturnes de l'ennemi. J'y reviens en traitant d'un point précis. Les journaux informent qu'on a « retiré les magnifiques vitraux anciens de la Sainte-Chapelle » et qu'on les a mis à l'abri. — Ah ! ça, est-ce qu'on croirait sérieusement que ces actuels vitraux sont ceux exécutés sous Saint-Louis ? Ou bien est-il utile, ici encore, d'altérer la vérité ? Les vitraux de la Sainte-Chapelle ont été dessinés par Louis Steinheil, avec la collaboration de Guilhermy pour les choix et les compositions iconographiques, et exécutés par Lusson en 1847 et années suivantes. J'ai bien connu, en leur âge avancé, les artistes que je dis là. A peine ont-ils pu conserver quelques-unes des pièces d'origine.

On fait subir la même opération aux vitraux du XVI^e^ siècle de Saint-Gervais, très restaurés par Gsell ou Lafaye. Saint-Etienne-du-Mont, Saint-Merry, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Séverin suivront sans doute. C'est un massacre ! Il est fort dangereux et dommageable de desceller des vitraux anciens. De plus, dès maintenant, ils comportent X lacunes qu'aucun inventaire actuel ne constate ; après... plus tard, il y en aura X+Y, voilà tout ! Parisiens, allez voir Saint-Gervais. Les Gothas sont passés ! En attendant les saucisses de Chicago...

Il est rationnel, il est bon, il est fatal, il est dans la norme des choses et des temps que la note donnée en ce modeste papier tombe dans le silence. Je défends qu'aucun grand tirage s'en fasse l'écho. Puisque c'est raisonnable, compétent et vrai, cela ne concerne pas les ânes bâtés qui y opèrent. Je ne sais si je me fais comprendre...

ERMENONVILLE.

CROQUIS DE PARIS

LE RENDEZ-VOUS

Place du Palais-Royal. Deux heures. Il a plu tout à l'heure, mais maintenant le soleil prend sa revanche et flamboie. Il y a du parfum dans l'air.

En face, calme, le Conseil d'Etat repose les regards, fatigués de la foule toujours grouillante que déversent, à droite, les grands magasins. Là-bas, en aperçu, un coin de la colonnade grise du Théâtre-Français, et, sur la gauche, inondée de clarté, la masse de l'Hôtel du Louvre.

Une jeune femme, svelte, fine, comme la grande ville seule sait en faire éclore, se dirige vers le gouffre du Métro qui s'ouvre, béant, sur la place. Le manteau court, le col haut relevé, enfouissant le menton, le chapeau très petit cachant le front mais donnant, sous les tempes, l'envolée à d'épais frisons blonds, un gros bouquet de violettes de Parme planté sur la poitrine, elle marche avec précautions pour préserver, le plus possible, de la boue, ses grandes bottes jaunes. Elle a, sur sa jolie frimousse, un air vaguement inquiet.

Tout à coup, elle s'arrête ; car, devant elle, une autre femme l'apostrophe :

— Comment ? Toi ! ici ? Tu ne travailles donc pas ?

— Semaine anglaise, explique-t-elle.

— C'est vrai, j'oubliais. Mais, dis-moi, pour qui tes belles bottes jaunes ? Tu ne devais les mettre que lorsqu'il ferait beau ou dans les grandes occasions. Or, malgré le soleil, il fait une boue infecte ; reste donc la grande occasion.

L'autre a un joli sourire :

— Devines ?

— J'y suis : tu attends ton filleul.

— Tu l'as dit.

— Ah ! ah !... Et il te plaît ?

— Je ne sais pas ; je ne l'ai jamais vu.

— C'est une raison. Mais comment vas-tu le reconnaître ?

— Je lui ai écrit : « Trouvez-vous samedi, à deux heures, au Métro Palais-Royal, devant le Bureau des Objets Trouvés.

— C'est tout ?

— Bien sûr ; je ne suppose pas qu'ils seront là cinquante sous-officiers du 1^er^ génie.

Tout en causant, elles sont arrivées à l'embouchure du train souterrain.

— Je te laisse, dit l'amie.

— Oui ; puis, se ravisant : non, attends encore, répond-elle ; je veux le voir sans qu'il s'en doute ; suis-moi, j'ai mon idée.

Elles traversent, légères, un coin de la place et descendent les marches de la nouvelle entrée creusée sur le trottoir de l'Hôtel du Louvre. Elles suivent alors le long couloir, et au moment de le tourner, s'arrêtent d'un accord tacite.

— C'est bête, mon cœur bat, fait la marraine.

Elles glissent un regard sournois vers le Bureau des Objets

Trouvés ; si elles sont prudentes, elles peuvent voir sans être vues, et elles le sont.

Tournant le dos à ce bureau, et regardant devant lui, par l'entrée principale, un sergent, trente ans, le corps serré dans une tunique bleu horizon, les guêtres et le képi noirs, un peu de recherche peut-être dans la mise, dévisage les arrivants. La physionomie est bien mâle, mais cependant, elle reflète, elle aussi, le même air vaguement inquiet.

— C'est lui, le vois-tu ? murmure la marraine à l'oreille de sa compagne.

— En es-tu sûre ?

— Oui, j'ai aperçu l'écusson noir sur le col.

— Mais encore ?

— Et puis aussi, c'est lui pour d'autres raisons.

— Ah !

— Plutôt bien, n'est-ce pas ?

Un long silence ; la jeune personne regarde toujours.

Je te laisse, cette fois, dit l'amie,

— Oui.

Elle est seule ; elle s'avance ; elle est un peu pâle, mais s'efforce de prendre une mine rieuse. Délibérément, elle va au jeune homme et lui tend une main ferme :

— Bonjour mon filleul.

Il est interloqué ; il ne pensait pas qu'elle arriverait de ce côté-là. C'est bien elle ; elle porte ce bouquet de Parme par lequel il doit la reconnaître.

— Bonjour marraine.

Ils se regardent, un peu gênés. Ils avaient préparé, pour se les dire, des phrases qu'ils ont oubliées. Elle continue à le trouver « plutôt bien » ; il est charmé de la voir si jolie, plus jolie même que ne l'avait révélé la photographie ; il la remercie mentalement de n'avoir pas flétri son illusion.

— Je ne vous ai pas fait attendre ? demande-t-elle, pour dire quelque chose.

— A peine.

Elle est confuse de se sentir si regardée.

— Marchons, voulez-vous ? dit-elle.

— Volontiers !

Côte à côte ils montent les marches ; l'amie les a suivis. Ils s'engagent dans la rue de Rivoli ; l'amie les suit encore. Maintenant, la gêne paraît s'envoler ; comme elles est plus petite que lui, il se baisse un peu pour l'entendre ; elle est devenue rose ; l'amie les suit toujours, amusée, et constatant, espiègle, que la marraine ne fait plus grande attention à la boue qui souille ses bottes jaunes... Puis, petit à petit, ils se perdent dans la foule...

. . . . . .

Et c'est tout, lecteurs curieux... Je n'ai pas voulu vous conter là une histoire... J'ai voulu tout simplement esquisser, à vos yeux, un croquis de Paris, le croquis d'une rencontre due à la guerre, — une des rares douceurs, — et qui se dessinait peut-être à la même heure, aux quatre coins de la grande ville... Et c'est tout... Car, dans ce qui s'ensuivit de l'aventure... ou ne s'ensuivit pas, Paris, je vous l'assure, n'y fut pour rien...

Jeanne DEUIL-PEROT.

LES LETTRES

Le numéro de février de la revue *Nord-Sud* contient un « prismatique » poëme de Paul Reverdy, des vers très classiques de Guillaume Apollinaire, d'inspiration Mallarméenne et un intéressant encore que contestable essai sur le cinéma, de Max Jacob.

A l'instar du gouvernement de M. Clemenceau, *Nord-Sud* paraît être franchement hostile à toute idée de Paix et inaugure une violente campagne contre certaines revues d'avant-garde, qu'il traite de « pacifistes ». *Nord-Sud* croit-il vraiment la Paix incompatible avec la littérature. — **V. Q.**

POUR L'APRÈS-GUERRE

Tous ceux qui ont le souci de l'avenir de leur pays, n'envisagent pas sans anxiété l'avenir pénible qui est réservé à la majorité des citoyens. Ce clair regard vers la vie future les incitent à chercher les moyens efficaces pour réduire au stric minimum la misère des classes populaires.

Gouverner, a dit un philosophe, c'est prévoir, nous serions heureux que tous ceux qui tiennent entre leurs mains les rênes du char de l'Etat s'inspirent de cet adage, maintes fois vérifié par la pratique, et songent à organiser dès maintenant l'après-guerre.

Dans divers journaux républicains, j'ai personnellement mené campagne pour que dès aujourd'hui toutes les mesures soient prises pour maintenir l'enseignement officiel à un niveau raisonnable, pensant que la meilleure manière de résoudre la question sociale était encore d'assurer à tous un bon enseignement pratique, qui peut aider dans la vie à surmonter toutes les difficultés.

Toutes les réformes dépendent de celle de l'éducation. C'est devenu, à la lumière des faits, un véritable axiome.

La rénovation de l'enseignement est en bonne voie. Malgré quelques bonzes universitaires vieillis dans les méthodes de routine et de laisser aller, la majorité des éducateurs s'inspirent des méthodes pratiques américaines si longuement développées dans son livre sur la Psychologie de l'Education par M. G. Le Bon.

C'est un résultat qui aura sa vleur pour les générations futures, et, à la rigueur, pour les jeunes gens d'aujourd'hui.

Mais ce n'est qu'un point. Il en est d'autres également très importants.

Le développement de l'instruction facilitera, c'est évident, l'obtention d'un emploi pour ceux qui bénéficieront, dans l'avenir, de cet enseignement ; mais pour ceux qui, moins heureux, n'ont pas pu en profiter dans le passé, parce qu'il était moins bien répandu, le problème de la vie sera posé en grand.

Couramment, l'on entend dire : Après la guerre, tout ira bien, la concurrence ne sera plus énorme (ceux qui affirment cela ne pensent pas, hélas ! à l'introduction de plus en plus grande de la main-d'œuvre étrangère en France). Ou encore : « Chacun trouvera facilement à s'employer. »

Tout cela ne constitue, en somme, que des affirmations... et les affirmations peuvent être détruites par d'autres affirmations. Mieux vaut encore examiner les faits et voir carrément la réalité sans aucun fard.

Dès maintenant, ayons la franchise de le dire, il faut penser à assurer des emplois à tous les citoyens : hommes et femmes, si l'on veut éviter de sérieux conflits enfantés par le « struggle for life ».

Une campagne a été menée pour que les poilus retrouvent leur place d'avant-guerre. Une loi d'humanité couronnera certainement cette campagne. Nous en sommes heureux.

Mais de nombreux emplois, jadis occupés par les hommes le sont actuellement par des femmes. Dès la signature de la paix, devra-t-on jeter sur le pavé celles qui, si courageusement, ont remplacé leurs compagnons touchés par la mobilisation ?

Ah ! certes, la vie à l'usine n'est pas gaie pour la femme et Marcelle Capy nous a, dans de remarquables articles, conté les misères quotidiennes des travailleuses, mais elle est devenue une nécessité pour beaucoup d malheureuses dont le mari est à jamais perdu. Elles ont, pour la plupart, des enfants à nour-

rir, et la société marâtre n'est pas décidée à subvenir à leurs besoins. Renverra-t-on toutes ces femmes ? Il faut espérer que non.

Nous disions plus haut que gouverner c'est prévoir ; si tous ceux qui dirigent la France en ce moment ne s'inspirent pas de cette vérité, il n'en est pas de même du ministre de l'Armement, M. Loucheur, qui paraît vouloir continuer l'œuvre d'Albert Thomas et faire du féminisme pratique et intelligent. Je tiens à le féliciter dans ce journal, et cet hommage a d'autant plus de force qu'il n'est pas dans mes habitudes de complimenter un ministre... Il est vrai qu'ils le méritent si peu en général !

M. Loucheur a demandé au Comité du travail féminin d'examiner la question de l'utilisation après la guerre de la main-d'œuvre féminine.

Il serait désireux, dit-il, pour satisfaire à la fois aux besoins de l'industrie et aux légitimes préoccupations des intéressées, d'envisager dès à présent l'aménagement d'usines capables d'utiliser les ouvrières que rendra disponibles le ralentissement des fabrications des munitions.

C'est d'un souci fort louable ! Une commission est créée pour étudier les mesures qu'il sera possible de prendre pour la sauvegarde des intérêts des travailleuses.

Nous faisons nos vœux pour que les membres de cette commission ne s'endorment pas sur leur travail et qu'une solution concrète, pratique, soit adoptée rapidement.

Je reviendrai sur cette question avec plus de détails que dans ce rapide exposé, et je tiendrai les lecteurs de la *Voix des Femmes* au courant des travaux de cette commission.

Espérons que, prochainement, je pourrai annoncer un premier et bon résultat.

Fernand MORELLE.

Notes d'une villageoise

Ma voisine Jeanne m'a conté de tristes choses :
Le charron, Pierre s'est pendu.

..... **CENSURE** .....

Je me souviens du grand garçon qu'il était, âpre au gain, dur à la fatigue. Après son départ pour la guerre, faute d'ouvriers, il avait dû fermer boutique. Courageusement sa femme s'était mise au travail et allait de ferme en ferme ; se pliant aux plus rudes besognes. Bientôt elle avait dû s'aliter et les économies si péniblement amassées avaient disparues. — Son épouse morte, Piere seul maintenant, et près de retourner « là-bas » où ne lui viendrait plus la lettre qui le soutenait dans les mauvais jours avait désespéré de tout et fui la vie.

Jeanne m'a dit encore :

Le petit gars du métayer est blessé. C'était un gamin de 15 ans, maigre et « mal venu » comme on dit ici ; vaillamment, cependant, il aidait sa mère et s'essayait à remplacer le père, tué l'an passé en Champagne.

La dernière semaine, il s'était offert à presser les pommes pour faire le cidre d'une voisine impotente ; son bras s'était trouvé engagé dans la « trémie » et le docteur, appelé en hate, avait du faire l'amputation.

... Jeanne m'a dit bien d'autres choses encore ; car la guerre est partout, au village comme à la ville, et la mort rôde à l'entour des chaumières où pleurent les épouses inquiètes.

Germaine DEGROUD.

Lettre ouverte à Romain Rolland

Cher Maître,

Dans le chœur multiple aujourd'hui des voix qui s'élèvent de toute part contre la Haine intégrale et l'Universelle Bêtise, en vain notre oreille anxieuse tente-t-elle de percevoir le timbre profond de votre Grande Voix.

Depuis le jour désormais lointain, où votre appel strident perça la nuit tragique, en vain attendons-nous un cri d'alarme nouveau. Vous nous avez pourtant désigné des voix lointaines et difficiles. Vous avez vivifié en nos âmes la flamme voilée de l'amour. Vous avez insufflé en nos consciences la foi en une vie et une humanité meilleures.

Maître, nous avons tous pieusement recueilli vos paroles ; nous avons propagé autour de nous votre pensée, nous avons été les fidèles porte-voix de vos suprêmes idéaux. Et quand éclata l'orage autour de votre nom, quand liguées en une coalition puissante, la bêtise, la veulerie, la médiocrité et le mensonge se dressèrent contre vous, quand l'armée innombrable de la calomnie se mit enfin en marche, nous avons affronté, tête haute la première bordée d'outrages.

Oh, je sais, les huées immondes ne sauraient ébranler ni même faire fléchir l'édifice durable de votre belle Doctrine. Et les injures de la foule en délire ne sauraient en aucun cas vous atteindre. Mais je sais aussi que vous tenez compte à ceux qui près de vous ont assumé les premiers, la sauvegarde des intérêts de l'avenir, de leur zèle et de leur civisme.

Nous n'avons contribué que pour une faible part à la diffusion et à la défense des vérités qui sont les vôtres. Quand parut voilà trois ans « *Au-dessus de la Mêlée* » d'aucuns d'entre nous dispersés selon les hasards de la guerre, ne pouvaient jeter le cri d'allégresse que suscitait en eux votre livre. Nous ne voulons d'ailleurs faire état des services par nous rendus. Nos mérites respectifs ne se mesurent point. Vous nous avez appelé à la vie, vous avez exalté en nous les sentiments les plus nobles ; vous avez orienté nos esprits, vous avez rallumé en nos cœurs le foyer éteint qui maintenant, je le jure, ne s'éteindra jamais plus. Nous n'avons été peut-être que des exécutants passifs. Notre persévérance cependant à servir la cause commune, notre attachement à la Religion que vous avez prêchée, notre fidélité à l'Œuvre qui est votre œuvre, nous donnent sur vous des droits incontestés.

Maître, nous tenons de vous la vie qui nous anime. — Certes la vérité en marche suivra son chemin ardu jusqu'au jour très proche peut-être de l'ultime victoire. Rien n'est à craindre, sans doute pour l'immunité de la Cause. Mais sied-il à un chef d'abandonner en route l'armée que cerne de tous côtés un adversaire encore redoutable.

De l'Orient, il est vrai, l'auguste et généreuse rumeur de la Grande Vague parvient jusqu'à nous. Et ici même nous ne sommes pas seuls. Forts du reste de notre foi, nous sommes de taille à tenir tête à nos ennemis de toujours. La barque confiée à nos soins n'ira plus à la dérive. Mais quoi ! Les rameurs sont à leurs postes et nul ne vient saisir le gouvernail.

Maître, il est des missions qu'il faut remplir jusqu'au bout. A nos côtés où à notre tête reprenez la place d'honneur dans le combat qui se livre.

WALDEMAR GEORGE.

Acheter vos Livres à la Librairie

DE LA

VOIX DES FEMMES

C'est soutenir le Journal

Avertissement

Les lectrices et les lecteurs de la *Voix des Femmes* ont pu s'assurer, à la lecture de leur journal, que les scandales n'en faisaient pas monter le tirage et ne s'installaient pas dans ses colonnes (jusqu'au bout !) au détriment d'un programme d'action féminine que toute sa rédaction s'efforce de résoudre au mieux des intérêts nationaux — humains, devrais-je écrire, si ce mot, par les soins de belluaires académiques, n'avait été rayé du dictionnaire français.

Cependant, larges de format, roses de couleur — en ces temps de restrictions et de deuils — les brochures de l'A. F. s'étalent à toutes les devantures : Bolo-le-Superbe, monoculé, la jaquette pincée, « sous les armes » — ces armes bourgeoises — mais oui ! et cela n'est pas pour nous déplaire. Vous eussiez dansé une telle danse, messieurs du Roy, si vous l'aviez pu vêtir d'une cotte de toile. — Celui-là n'est pas de Saint-Etienne : il vous appartient, de banque et d'Eglise, tout ce qui est millionnaire est vôtre. — Sauf Caillaux : il le paye assez cher aujourd'hui.

Caillaux ! Ce nom, vous le jetez en pâture à la boulimie de la foule... C'est un sacré morceau de République à avaler... Passera-t-il ? — Vous en mastiquez chaque bouchée savoureusement : les yeux mi-clos, l'œsophage béat, l'estomac déjà chatouillé. — Un coup de Haut-Brion là-dessus ! abattez le roi et le tour est joué — la partie enlevée ! Le Million français dans vos poches et le prétendant, dispensateur de biens et d'honneurs, sur le Trône chaud encore de Poincaré (Raymond). Vous vous en défendez — habilement — il faut le reconnaître. Vous, du moins, Maurras : Caillaux n'est pas la République... la République vous est « tabou » depuis quarante-quatre mois (!)... mais est-ce votre faute si les ministres républicains sont des traîtres... ou des imbéciles. — Traîtres Malvy, Caillaux... imbéciles : les autres. Painlevé, Ribot lui-même !

Misérables, qui du fond de vos fauteuils directoriaux, un peu d'écume blanche aux lèvres, la boutonnière fleurie de lys, la digestion facile, jetez ainsi le trouble et le soupçon parmi nous. — Vous ne tenterez rien contre la République, oh ! non, mais chaque jour vous nous répétez à nous, les soldats : « Pendant que tu te bats, la poitrine offerte, ces hommes que tu as choisis, aimés, élevés au pouvoir, défendus hier de ton bulletin de vote, aujourd'hui à la pointe de ta baïonnette, ces hommes te tirent dans le dos !... Mais nous veillons, nous... Moi, Daudet, je veille !

..... CENSURE .....

C'est l'heure du Camelot Royal (car il y en a en première ligne, de loin en loin, je sais le reconnaître. Mais Ils n'en sont pas tous, allez-y voir !)... La pâtée est toute chaude : ces ventres affamés ont des oreilles : « Alors, si on y est encore ici, c'est qu'on est trahi ? Bolo-Caillaux-Malvy, c'est la même bande — puisque Daudet le dit et qu'on le laisse dire... Ah ! misère ! Alors quoi ?... Alors quoi ?... »

Mes frères de combat, mes amis humbles et fidèles, mes petits qui êtes plus vieux que moi et dont je suis le chef pourtant, ne croyez pas Ces hommes ! Je sais, la boue est profonde où l'on vous pousse, chaque jour, du pied, en ayant l'air de vous tendre la main. Ne vous y laissez pas noyer à jamais : il y a trop de sang dans toutes les boues. Accrochez-vous un instant encore, où vous le pourrez, de toutes vos forces ! Tenez, voici mon bras : tenons-nous un moment dans la nuit... Attendez, attendez ! Vivez encore : demain il y aura du soleil — peut-être — et vous saurez la vérité !...

Car vous n'êtes pas toute la Vérité, Daudet Léon ! quoique vous en disiez. Mais puisque, en ces temps de silence, il vous est permis de parler (!) à vous, puisque votre voix (!) est entendue jusqu'ici de tous (et, encore une fois, Ils ne sont pas tous des vôtres, en première ligne) prenez-garde ; nous vous écoutons, nous recueillons chaque parole, nous confrontons chaque dire, nous pesons chaque mot, nous classons chaque affaire, nous « effilons » chaque insinuation du tissu diffus qui l'enveloppe, et bientôt il sera temps de nous rendre des comptes et d'étaler au grand jour toutes les preuves...

Ou alors ! ! !

Noël-E. GARNIER.

La mer a ouvert le même linceul vert,
La mer a chanté la même berceuse
Pour les frères ennemis :

« La Paix avec vous frères Allemands
Et avec vous mes frères Anglais »,
A dit le vent qui gémit et qui gronde.

L'oiseau au vol inquiet, au cri mélancolique
A surpris le chant de la mer
Et la rauque plainte du vent,
Il l'est allé redire aux sables des rivages
Aux falaises, aux récifs des bords.

Là, les hommes sont sourds ;
Ils n'ont rien entendu que des clameurs haineuses
Et des chants de victoire.

Après la bataille navale du Jutland.

***

Ecoutez compagnons... pour moi pas de cercueil,
Mais simplement,
Creusez au premier champ venu
Une fosse petite
Et là vous m'étendrez sans linceul, dévêtu.

Ne mettez pas de croix, de couronne, de pierre,
Ne mettez pas de nom,
(A quoi bon attrister ceux qui ne me sont rien) ;
Ma plus douce, durable et belle sépulture
Sera le cœur de ceux qui m'aiment.

Et lorsque le Printemps animera le champ,
l'herbe y sera plus drue, dans l'humus remué,
les fleurs plus éclatantes et d'un parfum plus pénétrant.

Et les enfants rieurs viendront sans effroi
Les cueillir en chantant et faire des bouquets
Où je serai.

Argonne, janvier 1915.

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris